

de sa fille, pour la conjurer par ses cheveux blancs, par la vie qu'elle lui devoit, de le sauver en m'acceptant pour époux. Tu sais de quelle puissance nous étions alors revêtus. *Caroline* s'indigna d'abord, s'attendrit ensuite sur son père et sur ses sœurs. Elle n'avoit d'ailleurs aucun éloignement personnel pour moi; ma modération connue, ma conduite en plusieurs circonstances m'avoit attiré son estime. Enfin, ébranlée par les prières et le danger imminent de son père, touchée aussi de mon dévouement, de mes promesses, peut-être de mon amour, elle céda; et je devins son époux.

*Caroline* fut dès-lors pour moi ce qu'une honnête femme, pénétrée de ses devoirs, est toujours pour l'homme vertueux et sensible dont elle partage l'existence. Je vis disparaître cette mélancolie profonde qui auparavant l'affectoit et déceloit en elle une arrière-pensée. Elle sembloit ne s'occuper plus que de moi, de mon bonheur, de ce qu'elle appeloit sa reconnaissance; elle parut sensible à mes égards, à mes soins pour son père, à ma vive tendresse pour elle; et j'eus lieu de penser qu'enfin j'effacerois de son cœur le souvenir du premier homme qu'elle avoit aimé.

Avant une année de notre union révolue, *Caroline* devint mère. Je l'avois emmenée à